

A black and white close-up portrait of a man with dark, wavy hair, looking directly at the camera with a neutral expression. He is wearing a denim jacket over a dark shirt. A dark-colored dog is partially visible in the lower foreground, its head and front paws resting near the man's chest. The lighting is soft, highlighting the man's facial features.

fugues #2

Anthony Reynolds

fugues #2

entretien et textes de jérôme olivier.

www.fugues.org / mesfugues@free.fr

fugues #2

avril 2005

Anthony Reynolds		6	/	<i>Entretien</i>
Colleen		18	/	<i>Everyone Alive Wants Answers</i>
Great Lake Swimmers		19	/	<i>Bodies & Minds</i>
July Skies		20	/	<i>The English Cold</i>
Low		21	/	<i>I Could Live In Hope</i>
Lucky Pierre		22	/	<i>Touchpool</i>
Anthony Reynolds		23	/	<i>Neu York</i>
Sébastien Schuller		24	/	<i>Happiness</i>
Ulan Bator		25	/	<i>Rodéo Massacre</i>
The Workhouse		26	/	<i>The End Of The Pier</i>

*Mars 2005. Je revois encore mes brouillons jetés là-bas. J'avais 18 ans quand j'ai rencontré **Anthony Reynolds** pour la première fois. C'était Saint Malo, il faisait chaud et nous avons bu rouge à deux pas de la mer. Jack, Pioneer Soundtracks. Et tous les disques qui ont suivi depuis. Aujourd'hui j'écoute Neu York. Et sa voix reste définitivement ma meilleure amie.*

*Entretien : Jérôme Olivier / Photographies : Anna Powell
Traduit de l'anglais par Emilie Piton-Foucault*



Le disque du moment ?

Anthony Reynolds : *LA Tango* de Gil Evans. Ça correspond à ce que je ressens à l'intérieur en ce moment...

Que représente *Neu York* pour toi ? L'endroit où tu aimerais vivre ?

Neu York est le quatrième monde, derrière le monde physique. La réalité impalpable, la vraie illusion.

Il est disponible sur www.secretcrushrecords.com. Achetez-le.

Qu'en est-il de New York, es-tu déjà allé là-bas pour écrire ou enregistrer ? Des histoires à raconter peut-être ?

Oui, j'ai été à New York quelques jours après mon trentième anniversaire. En Février 2001. On peut voir un aperçu de ce voyage sur la vidéo qu'on peut trouver sur *The End Of The Way It's Always Been*. Tu sais, sur l'album... J'étais épuisé quand je suis arrivé à l'aéroport de Londres. Je buvais du Chivas Regal dans l'avion, et je n'arrêtais pas de demander de la glace au steward. Après cinq heures de voyage j'ai pris des somnifères (Zimmervane) et essayé de dormir. Mais je n'ai pas vraiment pu. J'étais trop excité. J'allais en Amérique ! Je n'ai pas pu m'ôter de la tête la chanson de Neil Diamond du même nom pendant tout le trajet. Je me rappelle avoir été réveillé en sursaut, comme groggy, alors qu'on volait toujours. Quel voyage, le plus long que j'aie connu ! Enfin... je suis arrivé bourré à JFK. J'ai partagé un taxi avec une fille qui s'est trouvée être de la rue même où j'habitais à Cardiff... et... eh bien... Ecoutes *Dear Melvin*, et tu peux prévoir la suite... Une fois arrivé, je suis tout de suite sorti. J'ai ramassé de la coke et à l'aube j'ai atterri dans une réunion d'art lesbien, "tchatchant" avec les filles à propos de leurs dessins. C'était dans Brooklyn. A ce moment-là, j'étais en lévitation. Alors moi et la fille avec qui j'étais on rentrait à son appart dans Brooklyn. J'ai encore chanté du Neil Diamond au chauffeur du taxi... Brooklyn Roads... "*I am nothing if not corny...*". Le lendemain j'ai écrit un peu... sur moi dégueulant dans un sac plastique pendant 18 heures, manquant un concert de Momus et... ouais, eh bien, j'ai apprécié l'expérience tout entière... et j'ai vu beaucoup de choses... David S, un ami de la London Art Gallery se trouvait là-bas à ce moment-là et il m'a fait faire le tour de quelques galeries... des trucs très chers... et nous nous sommes posés au bar de l'hôtel Chelsea... et on a été à une expo de Warhol... c'était parfait sur bien des points... mais très rude et épuisant à vivre... Je me revois mangeant un sachet de feuilletés au froma-

ge, buvant un pack de 12 Corona tout en lisant un livre de Bukowski et en pensant : “*Ça ne va pas mieux que ce “fuck New York”*”. J’étais là-bas pour enregistrer un rappeur juif et John Cale, mais les deux plans sont tombés à l’eau à mon arrivée... Je me revois faisant des Twin Towers ma base... Il y avait un marchand de livres dans leur sous-sol... et dans la salle de lecture un tas de clochards endormis, et ainsi de suite... Je me sentais chez moi là-bas, et j’aurais continué à errer là... Je n’oublierai jamais la première fois que j’ai vu la statue de la Liberté au travers du brouillard, un dimanche matin... et quand j’ai commencé à me sentir fatigué, j’ai battu en retraite vers la librairie... Les Twin Towers étaient un point de repère que je ne pouvais pas perdre de vue... Rechargé mes batteries avec du café, et puis la tête en rade à nouveau... Pour ma dernière nuit, Momus, David S et moi on a fait le tour de plein de clubs... “Hell”, “Void” et “Pain”, je crois que c’étaient leurs noms... mais je devenais... Je trouvais que ça me rappelait un peu trop Londres... En fait j’ai préféré L.A... mais c’est une autre histoire... et pourtant c’est un lieu dont je sens qu’il aura un rôle dans mon avenir... C’est un endroit où je pourrais vivre. Si je revis un jour en ville...

Le premier morceau de *Neu York* s'appelle *I Love My Radio On*. As-tu des souvenirs de radio particuliers ?

Mon premier truc, ça a été de me prendre pour un DJ à l’aide d’un radiocassette... J’adore la radio... et plus encore les mots parlés... J’aime la manière dont elle filtre les choses... C’est si mystérieux... Chez moi, il y a des stations étranges qu’on ne peut capter que la nuit... Je préfère écouter de la musique sur des radios étrangères, sur AM ou longues ondes... En général, j’ai toujours Radio 4 allumée dans la cuisine, juste des paroles... Mais la radio demeure un de mes instruments favoris... Je m’en sers beaucoup... Chaque fois que j’enregistre...

John Peel vient de mourir...

Ahh... John Peel était juste à la radio. Je n’ai jamais écouté son émission sur Radio 1. Je ne l’aimais pas. J’ai essayé en 1985, et bien que l’expérience m’ait plu - être sous les couvertures avec la petite radio qui noyait le bruit que faisaient mes parents se disputant à côté -, il y avait quelque chose qui me dérangeait dans l’éclectisme et la banalité de certaines musiques. Mais j’aimais son émission du samedi matin, Home Truths, où il parlait juste avec des gens “ordinaires” de leurs mœurs et qualités “pas ordinaires”. Il a aussi parlé de Jack à George, qui travaille maintenant pour la BBC. Il lui a dit que Jack

“avait de très bonnes chansons - mais rien qu'on puisse siffler”. J'ai beaucoup aimé.

“What if the world wasn't ending...” Tu y as déjà pensé ?

Je pense que rien ne s'achève jamais, au bout du compte. C'est le paradis et l'enfer de toute chose.

C'est déjà l'automne. Est-ce que le temps te touche, cette saison en particulier ?

Je crois que le temps nous affecte tous, et, en particulier là où j'habite, le temps peut imposer une solitude, et peut conduire à l'introspection. La pluie sur les carreaux, le soir qui tombe à 4 heures, le son de la radio dans la pièce à côté, du thé et du pain grillé... L'automne est ma saison favorite, et le crépuscule mon moment préféré dans la journée. Je recherche la maturité, le début de la décrépitude, quand le fruit commence, presque imperceptiblement, à pourrir. Qui était cet homme déjà qui gardait des oranges moisies tout autour de sa maison parce qu'il en aimait la couleur ?

Une de mes amies écoutait *Lush Life* et se demandait si tu virais disco.

J'ai toujours aimé le disco ! J'ai repris deux chansons pour la Black Session : Barry White et Baccara. Mon enregistrement est irréfutable sur ce point.

Je n'ai pas vu un fantôme d'Halloween cette année mais je crois bien qu'on en a plein la tête, tu ne crois pas ?

J'ai vu mon premier fantôme au mois d'octobre... C'était le fantôme d'un cheval. Rien d'effrayant, il flairait juste notre cheval à la ferme. Légèrement perturbant, mais une expérience définitivement réconfortante. A cette époque, je me souviens de m'être un jour tellement ennuyé au lit que j'ai prié pour qu'un fantôme apparaisse. Cela sonne comme une chanson de Cure, *Praying for Ghosts*. Mais tu as raison, il existe une profusion de fantômes, sous d'autres formes. La plupart des miens ont à voir avec le passé, et l'endroit où je suis né. J'ai l'impression de les surmonter, assez souvent. Mais parfois les fantômes de ma vie soufflent assez fort. Et même, de plus en plus souvent, plus sauvagement qu'autrefois. J'ai souvent eu l'impression d'être bon pour la purification ou l'exorcisme. J'ai le sentiment que la possession peut prendre diverses formes, avoir plusieurs degrés. Le plus subtil est aussi le plus diffi-

cile à nommer.

As-tu des images, des bouts de films qui influencent ton écriture ?

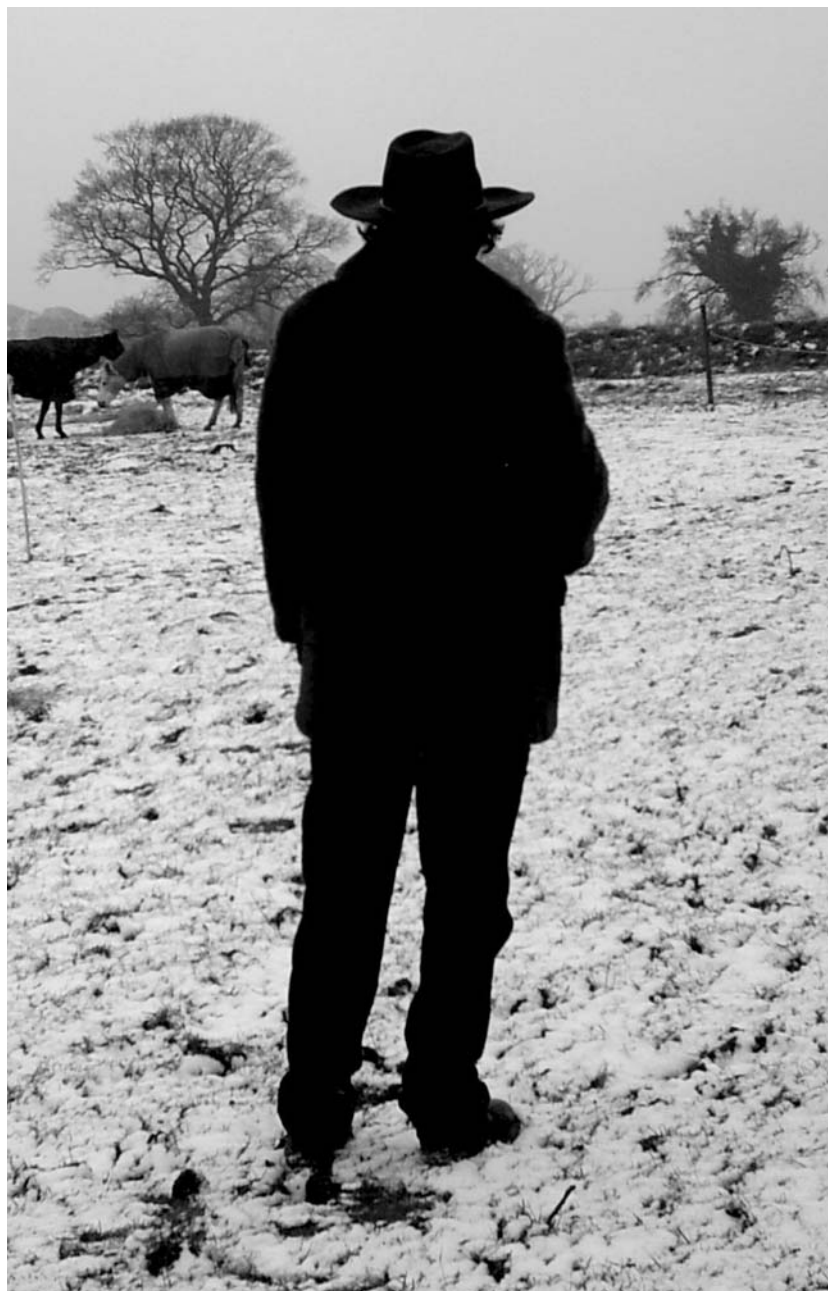
A l'occasion, j'écris d'abord une chanson dans ma tête... Pour être honnête, j'en ai assez de parler de songwriting et de l'influence du cinéma sur mon travail. Je n'écris pas de chansons en ce moment. Au début, j'ai eu peur que le bout de mes doigts cicatrise - tu sais, quand tu joues beaucoup de guitare, les doigts deviennent durs à force de presser les cordes. Je me suis toujours senti, je l'admets, bêtement fier de cela... Peut-être parce que je suis de souche paysanne et parce que c'est la seule preuve physique de mon travail. Mais c'est une raison stupide pour écrire. J'ai arrêté - pour la première fois depuis que j'ai 13 ans. Plus ou moins. Je dis cela, mais j'ai enregistré deux titres en collaboration cette dernière semaine, *The Ballad Of Mickey And Me* et *Demon By September* avec www.shugmonkey.com, mais je ne me sentais pas vraiment si impliqué dans ces titres. Je crois que le fait de boire m'a divisé en deux personnes. J'ai aussi arrêté de boire la semaine dernière. J'ai été surpris que cela ne me manque pas. Et pourtant... Ma copine m'a dit depuis qu'elle pensait que cela ne m'allait pas de boire et je suis d'accord. C'est une des raisons pour lesquelles je me suis justement mis à boire. J'ai dû travailler dur pour boire.

Tu te sens proche de la nature, de la campagne ?

Oui, je l'aime. Tu vois, je n'apprécie pas le regard de la plupart des gens, et alors la campagne, et les têtes des animaux, c'est l'opposé de tout cela pour moi. Je ne suis pas si proche de la "nature"... Enfin, je ne me sens pas aussi proche que je sais que je le suis, en fait. Quand je pose ma main sur une branche d'arbre, je sais qu'il y a très peu de différence entre ce que je considère comme la substance et l'apparence. Mais c'est un magnifique baiser à l'âme, de voir ce genre d'endroits. J'ai le fantasme, comme beaucoup, de vivre dans les bois. Mais c'est trop dur ; ça montre combien on est devenu distant de ce genre d'environnement. C'est même difficile pour moi de m'asseoir sur une souche d'arbre pendant plus de dix minutes dans le froid. Et j'ai essayé. Récemment.

***Love To Loved*, c'est un clin d'oeil à Marc Bolan ?**

J'aime vraiment beaucoup T-Rex. Certains titres. Dans mes chansons favorites du moment il y a ... merde, pas moyen de me rappeler du titre...



Summer, is not a bummer...”. Un de ses derniers singles. Parfait. *Laser Love* aussi. Mais pour reparler de cette chanson, et non, je ne pensais pas à T-Rex en l'écrivant. L'atmosphère de base est venue d'une chanson de Stan Getz que j'ai entendue. Une sorte de swing tout doux, un disque de bossa nova que j'ai entendu à la radio, et que j'ai voulu faire à ma manière. Ensuite, en ce qui concerne le texte, j'ai voulu faire quelque chose de très personnel - très -, après avoir écouté *Mother* de Lennon. Qui est une superbe chanson. Je n'en ai qu'une version live sur une vidéo. Tellement fort et déchirant. Et ensuite je me suis mis à chanter “*Love...*”. J'avais écouté et lu des trucs sur Marvin Gaye. Une bonne biographie de David Ritz. Il y dépeint une séance d'enregistrement - Marvin Gaye chantait toujours assis, comme moi - oui ! c'est moi et Marvin maintenant ! Et Ritz dit que la voix de Gaye était si pure et forte, et pourtant douce, c'était comme un rayon de lumière invisible entre ses lèvres et le micro. J'avais cette merveilleuse image en tête quand je l'ai chantée.

Des chansons que tu aimerais chanter en ce moment ?

Des tas. Je joue en Italie la semaine prochaine ou quelque chose comme ça, et je voulais faire *Patch It Up* d'Elvis. *The Rhythm Divine* de Yello. *Be My Love* de Lanza. *Is It Cos I'm Cool* de Mousse T. Plein.

Comment vois-tu *Neu York* ?

Je ne le vois pas comme mon premier album. Il n'a pas été réalisé en ce sens. C'est pourquoi il est crédité sous le nom d' “Anthony”. C'est plutôt de l'ordre de la collection de morceaux disparates auxquels je voulais qu'on donne l'opportunité d'être entendus, une sorte de “*Je suis encore là, quelque part...*”. Je me sens toujours moins proche du dernier disque que j'ai fait. Je me sens plus en adéquation avec *Pioneer Soundtracks* qu'avec *Neu York*, aujourd'hui.

Tu te vois enregistrer d'autres chansons seules, sans Jack par exemple ?

En ce moment je ne rêve que de *British Ballads*, un disque aussi énorme que le Yamahato dans l'espace. Mon premier et dernier album solo. Je commence l'enregistrement l'an prochain.

Tu n'es pas un peu jeune pour écrire ton dernier disque solo ?

L'âge, c'est une complète illusion. J'ai été plus vieux que je ne l'étais et vice versa.

C'est un projet auquel tu penses depuis longtemps ?

Environ deux ans. J'ai commencé à y penser sur scène à Strasbourg, lors de la dernière tournée de Jack.

Tu as une guitare favorite ?

Oui. La 12 cordes que j'ai acheté à mon meilleur ami en 1988 quand il était pauvre et que j'étais riche. Et alors, je me suis maudit.

Tu sembles lire beaucoup de biographies. Penses-tu écrire la tienne un jour ?

Je lis les biographies des autres parce que ma vie fait défaut, et aussi parce que je n'ai pas de figure du père. J'écrirai la mienne. Je suis exactement le genre de branleur qui le fait.

***From A To B And Back Again*, les seules lettres de mon alphabet...**

Ça c'est un super livre ! Warhol me fait me sentir mieux. Comme du bouillon de poule pour la psyché. Non, je ne suis pas d'accord avec le bouillon de poule. Peut-être qu'un bout de chocolat correspondrait plutôt à ce que je veux dire.

Je ne supporte pas très bien les drogues en ce qui me concerne...

Oh... Bien sûr, tu n'aimes pas les drogues. Beaucoup de gens n'aiment pas et n'en ont pas besoin ou croient qu'ils n'en ont pas besoin. Mais je les apprécie beaucoup, quelquefois. Là encore, rien n'est noir et blanc. Parfois un très bon Chablis dans un verre bien frais peut se révéler magique dans le moment approprié. D'autres fois, pas du tout. Alors, peut-être un jus d'orange ou du thé vert. Les drogues sont quelquefois introduites au mauvais moment et au mauvais endroit, et alors elles s'emparent d'une personne. Mais, on devrait se connaître assez à un moment pour savoir quand ouvrir la porte à certaines choses. Il y a de nombreux courants à travailler à un moment donné - dans l'air, sur différentes fréquences, comme les ondes radiophoniques. On se cale sur certaines et pas sur d'autres. Il y a des ondes de progrès, la résonance de

l'histoire - histoires des nations et des individus. On peut se situer à une table ou dans un bar et désirer maîtriser ces ondes, et nous pouvons nous en isoler. On doit être capable, comme je dis souvent, de se faire confiance afin de rester ouvert et laisser les choses entrer et sortir. Et alors que je suis au café, que j'exhale, le dimanche suivant où je serai là sera le bon pour m'ouvrir un peu à cela. Mets cela en lumière. Le silence va deux fois plus vite en arrière. Un verre d'eau illuminera le monde, d'accord.

ANTHONY REYNOLDS | Neu York

www.secrecrushrecords.com

Et puis, toujours, la flamme d'une bougie qui chancelle, comme si elle vivait ses derniers instants sur le bord de la fenêtre. Les disques que j'écoutais...



COLLEEN | Everyone Alive Wants Answers.

Leaf / Chronowax

Un autre jour à regarder l'écran et ce serait comme une volière que j'aurais allumée, comme des oiseaux que j'entendrais piaffer. Au bout de la nuit, mon enfance qui continue de trembler. Et au milieu des fichiers, les réponses que j'attendrais, une ritournelle qui me ferait oublier. Aujourd'hui, je ne sais pas voler. Tout juste tomber. Avec panache, comme adossé à la colline qui me fait tant rêver. Et dans ma chambre, j'ai encore des bouts de tapisserie à recoller. Mon nouveau ciel à installer. Mon tableau noir, sans craie pour me guider. Et ce disque sur la table de chevet. Comme mon cœur imprimé sur la pochette. Avant d'éteindre, je penserais à saluer le soleil et ses derniers coups d'éclats. Avant de disparaître, fées clochettes, comme j'imagine San Francisco d'une bouche de métro. Sous mon oreiller, il y aurait les petites souris que je croisais petit. Et celles qui se faufilent aussi, à présent juste sous la ville. C'était les rêves que je ne reconnaissais pas, les bébés qui me souriaient l'été. Et le nuage sur lequel je planquerais parfois. Mon bonheur et mes heures perdues. Au plafond, la vie que je passe à m'émerveiller. Et la piscine qu'il me faudrait sur les rails, si un jour j'aimais nager autant que je voyage. Il n'y aurait plus de lumière et le train finirait bien pas arriver. Ce serait toujours beau et simple, comme une boîte à musique incroyable que j'aurais mille fois remontée.

GREAT LAKE SWIMMERS

Bodies & Minds.

Fargo Records



Ce matin, j'ai pensé pendant qu'ils manifestaient. Il y avait des cris dans la rue, des révoltes qu'on soulevait et j'ai presque visualisé l'endroit où nos mondes changeraient. On sentirait le Sud et les douces craquelures du soleil sur la terre. Oui mon amour, demain tout est calme, corps et âmes. Ce sera notre nouveau bruit, nos chansons muettes près d'un lac, comme la couette qu'on tire à nous juste sous la nuit. A l'adresse des anges, il fera chaud quand on s'installera. Sous notre toit, quelque part par là. Ce ne sera peut-être pas la cheminée qu'on avait rêvé mais il y aura toujours le feu qu'on voyait de près. Déjà un sourire à l'intérieur, quand on échangera nos peaux tristes pour mordre de plus belle. Nos vies blessées, nos lendemains enjoués près d'une église, au fin fond de l'Ontario. Alors j'apprendrais la guitare, le banjo et j'écrirais pour nous ce qu'il y a de beau tout autour. A l'avenir, je coulerais même tous mes mots, mes bleus et tes larmes contre mes joues quand on laissera tout derrière nous. Nos dépressions finiront peut-être. A l'abandon, le ciel bientôt entendra nos corps ivres et nos histoires de comptoirs. Et l'on sera sans doute comme effondrés. D'avoir tant aimer, d'avoir titubé sur ces trottoirs imaginaires où seuls nos baisers fous s'avalent. D'une traite, comme si on ne connaîtrait jamais la retraite. Ce sera nos grands espaces où s'embrasser. On ne pensera plus qu'aux brins de nature qui nous auront vus. Renaître et espérer, je pourrais n'être rien et toi ne pas exister. Alors nos poussières auront disparues. Et quand tard le soir on se croisera, on saura finalement ce que les autres n'avaient pas.

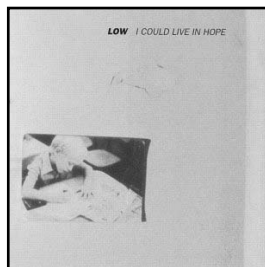


JULY SKIES | The English Cold
Make Mine Music / Import

On peut tomber ou attendre. Quelque chose comme la nuit qui passe et l'hiver anglais, nos terres à présent recouvertes d'éclats de neige. Là-bas, on aperçoit les fermes ensevelies et la lumière des villages. Sous les lampadaires, nos miroirs ouverts au milieu des flaques, comme coupés du monde. Fragments de beauté, voix éthérées... Et dans l'ombre des aérodromes, quelques chuchotements tristes déjà s'éparpillent. On avait juste oublié, juste imaginé. Depuis le soleil est parti et la vie comme endormie, sans bruits. Mélancolie coton, tout près des oreilles. C'est aujourd'hui nos rêves en gris, nos dernières minutes de calme, comme 1939 en campagne. C'était un peu avant la guerre, nos pas gravés dans l'herbe blanche. Bientôt il y aurait le rouge sur les mains. Et les bombes sous les pompes. Le froid comme on ne l'avait jamais connu et des étrangers dans les rues, des oiseaux qu'on n'avait encore jamais entendu. A l'Est, on entendrait le carnage, la mort tout près du ciel. Et ici, on pourrait toujours s'évader. Dans les champs, encore quelques jolis souvenirs à déterrer. Des feux d'août, des moissons passées et des ciels d'été, quand les nuages ne pensaient pas encore à étouffer ce qui reste d'étoiles jaunes. Au crépuscule, nos bleus soudain minuscules. On attendrait juste l'atterrissage, les fleurs coupées de nouveau prêtes à bourgeonner. Et on se mettrait à prier. Nos aviateurs perdus, nos générations fanées, tout ce qu'on ne voudrait pas oublier.

LOW | I Could Live In Hope.

Vernon yard



Minnesota USA, quand je revois. Ces terres cramées d'Amérique, là où les anges n'ont plus qu'à se brûler les pieds. Un jour ou l'autre, je pourrais vivre dans l'espoir. Mais aujourd'hui, j'ai dans la tête cette image d'école, quand je grattais le bois du pupitre. C'est un peu jaune, presque comme un souvenir fantôme. Et depuis je n'entends plus les mots, parce qu'il y en a trop.

Alors je n'ai rêvé que d'une ou deux choses. Cacher mes peurs et vivre assez longtemps, couper les cheveux de mes enfants. Mais rien encore ne m'attend. Mon cœur déboussolé et ce qui reste de réalité, là où je n'ai jamais fait que glisser. J'ai espéré peut-être, vivre tout à l'heure. Un semblant de vérité, une nuit sans pleurs, deux trois mots que je murmurerais sans heurts. Ce serait simplement la mer que j'irais voir, comme mes secrets à découvert. Et mon ventre à terre, hors contrôle quand je recracherai encore tout noir. Mes bouts de tôle comme accidentés, désolés de perdre pied tellement c'est facile de s'effondrer. Dans la cuisine d'à côté, j'ai vu un jour la corde traîner. Et je n'ai rien voulu renverser, ni les chaises ni les verres presque brisés. Dans le journal, on pouvait encore lire les désastres annoncés. Il ferait beau toute la journée.



LUCKY PIERRE | Touchpool.

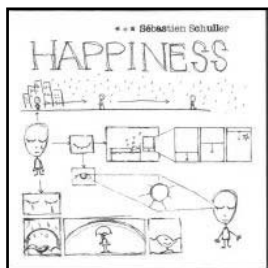
Melodic / La Baleine

Mon ami Pierrot. Je me souviens d'une nuit où je t'ai noyé sous les cordes. C'était beau, tes insomnies étouffées dans l'eau. A mes bleus, tu t'étais accroché un instant. Mais aux rebords de ma piscine, je voyais bien. Le poids des mots t'écrasait et tu savais bien, que la lune n'était pas si loin. Alors je m'étais tu. Et dans tes yeux, j'avais commencé à saisir. Les boucles qui t'entouraient, les nuages que tu avalais le soir et les étranges fantasmes que tu me donnais. A boire, comme ce rouge vif sur les ongles et ce sein blanc que tu aurais touché, si seulement tu avais pu quitter le papier glacé. Un jour, j'avais regardé tes trésors cachés. Sous ton lit, elle s'appelait Baby Breeze. Et il y avait aussi des cartes sales, l'Ecosse que tu picolais quand j'avais le dos tourné. Tu ne faisais qu'imaginer. Jim Dodge bouffer au Penguin Café, ça t'aurait même peut-être fait rêver. Comme le Mexique ou tes envies de paresse exotique. Mon beau touriste, alité presque toute l'année. Moi je t'aurais bien vu en jeune marié. Avec tes fleurs de rosé, tu m'aurais sans doute invité et j'aurais comme oublié que je ne sais pas danser. J'aurais enfin souri, j'aurais pris. Tes faux airs d'opéra et ton anagramme planqué sous les draps. Comme si c'était la plus belle trace que tu aies jamais laissée. A l'horizontale.

ANTHONY REYNOLDS | Neu York.
Secret Crush Records



C'est un matin d'hiver presque comme les autres, le soleil encore timide et le froid tout en bas, comme si rien n'avait changé. Une radio encore allumée, un sourire presque trop beau pour ne s'évanouir que dans les oreilles. La fièvre n'a rien lâché, rien de plus que des mélodies écrites pour la vie. Alors on relit ces brouillons jetés sur les pavés de Neu York, comme un monde poussé dans la marge de cahiers qu'on aurait pu ne jamais montrer. Des pages brutes, sans numéro et moches peut-être à force d'aller parfois plus vite que la simple beauté, juste un peu de soi qu'on a laissé s'éparpiller au fil des jours et l'envie légitime d'y coller des timbres, une adresse où le faire partager. C'est un bonjour échoué au milieu de nulle part, la voix pleine d'émotions et les mots tout en haut, comme si le ciel les avait cachés en attendant. Demain, on aura juste à tourner les pages du calendrier pour se rappeler, recoller les images jaunies par le temps, revoir les visages effacés, sortir les histoires telles quelles, à peine maquillées, comme de nouvelles voies rêvées rien que pour soi, pour se sentir continuer. Même loin du monde.



SEBASTIEN SCHULLER | Happiness.

Catalogue / Wagram

1978, la pluie qui tombe. Et je me rappelle peut-être. Mes premiers regards sur la terre et mon cœur qui bat, dehors pour la première fois. A la fenêtre, il y aura déjà cet arbre que je ne quitterai pas. Mon saule pleureur qui me tend les bras, mon ami que personne ne voit. Il y aura quelques larmes sans cris et ma mélancolie, tapie sous les feuilles qu'on voulaient disparues. Mais bien sûr, ils ne m'auront pas.

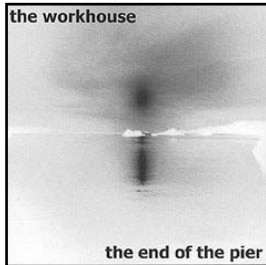
J'ai attendu chaque soir. Une berceuse où me retirer, la nuit qu'on voudrait bien me montrer juste avant d'aller me coucher. Et puis un jour j'ai entendu les loups, comme hurler du grenier. C'était mon grand Nord, avec vue sur les mers glacées. C'est comme ça que tout a commencé. C'était presque écrit que bientôt je n'aurai plus besoin d'étés. Et pour apprendre à sourire et m'émerveiller, j'avais déjà trouvé. Au pied des falaises je n'aurai alors plus qu'à me promener, là où nous ne sommes jamais allés. Il y aura de la musique quand mes pleurs rentreront à la maison. Et puis bien sûr mes quatre murs, comme quand j'étais scotché au plafond. J'oublierai mes mains abîmées, le temps qui n'aura fait que me griffer. Je serai l'idiot qu'on voit parfois passer, comme les jolies choses que l'on oublie crachées maintenant à mes pieds. Je serais l'enfant près du radiateur, même pas peur, les nuages seuls sur lesquels copier. Et je serais le seul à marcher. Mais peut-être que je finirais bien par me retourner. Le dernier jour, quand j'aurais enfin trouvé le bonheur dont on m'a tant parlé.

ULAN BATOR | Rodeo Massacre.

Jestrai



C'est un matin en flammes où j'ai laissé la télé allumée. Il y avait un rodéo sur la vidéo, bébé qui souriait et les insectes à terre qui criaient. Alors j'ai entendu souffler. Soudain mes dragons qui s'envolaient. Et les chiens encore qui aboyaient, comme souvent les dieux au fond du jardin. Mais ce n'était que mon alarme qui sonnait, la terre au dehors qu'ils terminaient de calciner. Alors personne n'oublierait. Mes incendies déclarés, quand je me serais réveillé. Et la vie que je voudrais voir, comme brûlée au pieds des maisons. C'est peut-être ma destinée. Et mes cendres à ramasser, un jour où mes pensées massacre seront bel et bien enfermées. Il suffira d'une clé, de quelques notes kamikazes. Et mes passions reviendront cogner. Aux arènes, il y aura la violence l'été qu'on respire. Et dans la rue, le bruit la musique qui recouvrent. De grands sourires et la torture qu'on n'entend plus, le soleil à nouveau rouge de mensonges et le futur dont on ne veut plus. Un jour même il ne restera rien. Que des fougues à suffoquer, des os à grignoter. Et des femmes cannibales qui sait, qui diront 33 aux bouts de leurs croix. J'en oublierai alors mes balles perdues, mes souvenirs étouffés. Et tout ce que je garderais, ce sera l'instinct que j'aurais fait danser. Au pieds des pylônes, mon électricité enfin chevauchée.



THE WORKHOUSE | The End Of The Pier.

Bearos

Au loin, ce n'est qu'un vieux pont écroulé, la fin d'une histoire qui s'échoue quelque part sur les rebords. Mon passé s'était un jour mis à couler, comme mes yeux sur le rivage. Alors j'avais presque vu la mer, effondrée sous le poids du ciel. Au large, Il y avait la fumée et les cendres qu'on n'avait pu écraser. Et on aurait dit un navire en flammes, le phare que je cherchais depuis des années. C'était rouge-orange au pied des montagnes, comme ces usines délabrées où je travaillais. Et soudain, je m'étais enfin rappelé. L'écran de télé et les vallées enneigées, les choses qui m'étouffaient et l'horizon qui manquait. Il ne restait alors que quelques images déchirées et mes grammes de douceur. Couchées là sur le papier.

Aujourd'hui pourtant, j'ai encore le métal dans la bouche quand je me promène au Nord. Je vois presque mes mains qui s'effritent, comme les avions que je fais s'envoler. Et ils ont parfois l'air plombé. Mes rêves à peine préservés, ma boîte noire qui erre à présent sur les marchés. C'est peut-être vrai, que je me suis crashé. C'est même ce qu'on écoutait, un étrange matin où le soleil ne s'était pas levé. Le marchand de glaces avait pour une fois oublié de se fondre. Sur les trottoirs, quand on regardait les brumes passer dans le miroir. Mais il y avait toujours cet iceberg à fixer, même quand le pont a un jour complètement disparu.

Colleen		www.colleenplays.org
Great Lake Swimmers		www.greatlakeswimmers.com
July Skies		www.julyskies.com
Low		www.chairkickers.com
Lucky Pierre		www.melodic.co.uk
Anthony Reynolds		www.anthonyreynolds.net
Sébastien Schuller		www.sebastienschuller.com
Ulan Bator		www.ulanbatorband.com
The Workhouse		www.the-workhouse.net

Aujourd'hui restent un piano sous la pluie, mes fenêtres cassées et l'appartement gris, plus tout à fait vide quand je claque des mains. Il y a encore un ballon sur le carrelage. Et puis quelques secondes, toute une nuit. Bientôt une autre vie à Paris et tous ces bruits déjà qui résonnent. Au pied de la tour Eiffel, mes souvenirs ne mourront jamais je m'étais dit. Mais d'ici je revois aussi. Mes premières fugues. C'était mon visage dans les nuages, mes cailloux au bord de la jetée. Qui attendait qu'on vienne un jour s'y pencher.

Jérôme Olivier, mars 2005.